

CLAUDE ROUX

Torture



BeQ

Claude Roux

Diane la belle aventurière # 094

Torture

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 508 : version 1.0

Torture

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Une fois à La Havane, Diane élit domicile dans une modeste maison de chambres qui avait l'avantage d'être toute proche de l'hôtel Hermosa, où Michel Dupuis avait séjourné avant sa mystérieuse disparition.

On se rappellera les circonstances mystérieuses qui entourèrent l'enlèvement du jeune journaliste. Michel Dupuis avait été expédié à Cuba par le rédacteur du journal La Trompette pour « couvrir » la révolution qui venait d'y éclater. Il était à peine installé à l'hôtel Hermosa qu'une bande d'anarchistes assiégeaient l'hôtel et s'emparaient de lui. Depuis, on n'avait plus de ses nouvelles.

Après des aventures, les plus terribles les unes que les autres, Diane avait réussi enfin à mettre le pied dans l'île de Cuba dont l'accès était interdit à tout étranger.

Le soir de son arrivée et de son installation à la maison de chambres non loin de l'hôtel Hermosa, les patrouilles bondées de soldats, mitraillettes aux poings, sillonnaient les rues de la capitale.

Le couvre-feu avait été imposé et quiconque sortait dans la rue après neuf heures était immédiatement arrêté.

Tout groupe de plus de trois personnes était considéré comme rassemblement et était sur le champ désarticulé à coups de crosse.

Diane, ce soir-là, guetta longtemps à sa fenêtre, écoutant avec anxiété éclater les coups de feu dans l'obscurité.

La propriétaire de la maison de chambres, une vieille femme aux cheveux blancs et au visage ridé comme une pomme cuite, avait hésité avant de lui louer une chambre.

- Vous êtes étrangère ?
- Je paie bien.
- Il y a longtemps que vous êtes à Cuba ?
- Depuis avant la révolution, je n'ai pas trouvé

le moyen de sortir.

La logeuse avait alors haussé les épaules.

– En autant que vous serez sage... moi... je puis bien vous prendre. Ils ne peuvent pas faire grand-chose à une vieille femme comme moi.

Malgré qu'elle le voulut, Diane ne l'interrogea pas sur ce qui s'était produit à l'hôtel Hermosa. La vieille femme, dont la maison était presque voisine du luxueux palace, avait peut-être remarqué quelque chose. Peut-être que le hasard avait-il permis qu'elle vit dans quelle voiture on avait amené Michel. Cela aurait été d'un précieux secours.

– Vous allez rester longtemps ?

– Jusqu'à ce que mon passeport soit visé...

– Espérons que vous n'aurez pas à faire avec le Comité de Sécurité, prononça la sexagénaire d'une voix lugubre.

Diane leva les sourcils.

– Le Comité de Sécurité, qu'est-ce que c'est que ça ?

– C’est une bande d’assassins, voilà ce que c’est ! répondit la Cubaine avec chaleur. Un groupe d’individus qui ont entrepris la pacification du pays. Enfin, c’est ce qu’ils disent. Tous les jours, ils tuent une ou deux personnes.

– Ils le disent ?

– Presque. Les cadavres sont toujours ornés d’une marque au front, deux initiales qu’on entaille avec la pointe d’un couteau : M. N. la mano negra, la main noire. Ça, ça veut dire que le mort est une victime du comité de sécurité.

– Et vous dites que tous les soirs...

– On en trouve une ou deux, oui.

– Qui sont-ils ?

– En général des partisans du nouveau gouvernement. On essaie de saper l’actuelle république pour la remplacer par un régime de fer et on se sert des troubles du moment pour déguiser en crimes politiques les meurtres abominables que l’on commet. Vous verrez, vous verrez, lorsque Cuba sera pacifié, un nouveau parti se formera qui obtiendra le vote du pauvre

et vous verrez une dictature s'installer dans le pays.

Diane regarda la vieille femme avec étonnement :

– Vous semblez bien renseignée ?

– Je devrais l'être depuis le temps que j'habite ici...

– J'imagine que malgré cela il y a des gens aussi âgés que vous et qui n'ont pas vos convictions.

– Disons que je lis les journaux.

Elle avait regardé Diane avec un petit air mystérieux. L'aventurière comprit que la vieille femme lui cachait quelque chose et sans doute le plus important.

Diane monta à sa chambre pour se reposer un peu. De toute la nuit, elle ne put fermer l'œil car le crépitement des carabines et quelques fois des mitraillettes éclataient toujours dans la ville à des points différents et Diane se rappela un feu d'artifice qu'enfant, il ne lui avait pas été permis de regarder mais dont elle entendait les

explosions successives.

Le lendemain matin, elle descendait dans la salle commune où les hôtes de la maison prenaient leur repas, avec une mine abattue.

– La fusillade vous a tenue éveillée, je suppose ? demanda la logeuse avec une pointe d’ironie.

– Oui...

– Faudrait mieux vous y faire car je crois que ça durera un bon moment.

– Je suppose que c’est le Comité de Sécurité qui a fait l’assaut de l’hôtel Hermosa ? demanda Diane brusquement à la vieille femme.

Un homme et une femme qui étaient en train de manger, arrêterent brusquement leurs mouvements, se regardèrent puis posèrent les yeux sur Diane.

– Je ne sais pas, répondit la sexagénaire.

– Mais oui vous le savez, fit Diane. Dites-le moi.

– Mais qu’est-ce que ça peut vous faire ?

Dites-moi à votre tour, êtes-vous Canadienne ?

– Oui.

– Donc, c’est le journaliste qui vous intéresse.

– Quel journaliste ?

– Petite demoiselle, n’essayez pas de vous moquer d’une vieille sotte comme moi. Vous voulez avoir des nouvelles du journaliste qui a disparu. Vous n’êtes peut-être au pays que depuis peu. Qui sait... vous êtes sans doute entrée par fraude.

– Eh bien ? fit Diane.

– Eh bien c’est le Comité de Sécurité qui a assailli l’hôtel Hermosa. Je puis bien vous le dire puisque tout le monde le sait.

– Et le journaliste ?

– Il n’a pas été retrouvé, je veux dire son cadavre. Mais prenez-en ma parole : il est mort.

– Comment pouvez-vous être sûre ? balbutia Diane en prenant le bras de la femme.

– Parce qu’à date, le Comité de Sécurité n’a jamais raté une de ses victimes.

– Mais vous dites que l'on retrouve toujours les cadavres et qu'il y a un signe sur le front.

– Michel Dupuis, car c'est bien de lui que vous parlez, n'est-ce pas, était un étranger... et en plus un journaliste... On ne pouvait courir le risque de voir tomber sur Cuba le blâme du monde entier pour avoir éliminé un journaliste.

– Le Comité de Sécurité s'occupe de ses choses ?

– De ne pas attirer la rancune de ses voisins ? Mais bien sûr, puisqu'il formera plus tard un parti politique.

– Et le journaliste ?

– Il a dû certainement se mêler à une chose qui ne le regardait pas. Prenez-en ma parole, petite demoiselle, si vous êtes venue pour le retrouver, vous perdez votre temps. Reprenez le bateau qui vous a clandestinement amenée ici car il pourrait fort bien arriver que l'on vous trouve égorgée au fond d'une ruelle avec les initiales de la Mano Negra écrite dans le front.

Diane qui n'avait plus faim remonta à sa

chambre avec du brouillard dans la tête.

Une fois la porte refermée sur elle, elle se laissa tomber sur son lit et s'enfouit la tête sous un oreiller pour étouffer ses sanglots

Michel... Michel...

II

– Vous avez des Canadiennes ?

– Je regrette, mademoiselle.

La fille au kiosque de l'hôtel Hermosa était jeune et jolie. Elle avait vingt ans au plus. Ses yeux étaient noirs et ses cheveux également. Une blouse de soie blanche voilait à peine ses formes rebondies.

– Alors donnez-moi les cigarettes que vous voudrez, dit Diane, je n'ai plus de préférence.

La jeune fille tendit un paquet.

– Dites-moi, continua Diane tout en regardant ailleurs, comme pour montrer qu'elle n'attachait guère d'importance à la question qu'elle allait poser et qu'elle céda à un besoin de bavarder, vous avez connu le journaliste Michel Dupuis ? Il était ici, je crois. N'est-ce pas affreux ce qui lui est arrivé ?

La vendeuse s'était mise aussitôt à trembler.

– Michel Dupuis ? Non, je ne me souviens pas...

– Mais voyons ! Vous étiez ici au moment où on a attaqué l'hôtel ?

– Oui, mais...

– Alors vous ne pouvez pas ne pas savoir que Michel Dupuis avait une chambre ici. C'était dans tous les journaux.

La vendeuse bredouilla :

– Ah... il me semble... En effet, je me souviens...

Elle disait cela avec effroi. Qu'est-ce que Diane lui voulait ? Elle demanda :

– Vous l'avez connu, mademoiselle ?

– Non mais je suis Canadienne comme lui... alors... on s'intéresse à ses compatriotes, pas vrai ?

– Bien sûr... vous êtes à Cuba depuis longtemps ?

– Depuis ayant la révolution, je ne

demanderais pas mieux que de partir mais j'attends toujours que mon passeport soit ratifié par le gouvernement. Une belle histoire que cette révolution. Moi qui venais ici pour me payer des petites vacances sentimentales. Le mariage, vous savez, ça pèse après un certain temps.

– Je ne saurais vous dire...

– Comment vous appelez-vous ? demanda Diane avec un charmant sourire.

– Carlotta.

– Vous savez ce que sont devenues les valises de monsieur Dupuis, Carlotta ?

La jeune fille se troubla :

– Mais je ne sais pas, mademoiselle... Il vous faudra demander à la direction. Mais je puis vous dire ceci : il y a mille chances contre une qu'elles aient été confisquées par le gouvernement.

– Monsieur Dupuis avait-il vu quelqu'un depuis son arrivée ici ?

Au désarroi, Carlotta répondit :

– Vraiment mademoiselle, vous me posez trop

de questions ! Je ne sais pas si Michel Dupuis a vu ou n'a pas vu quelqu'un. Vous pouvez vous adresser à la police car elle a fait une enquête sur sa disparition.

– Mais naturellement, fit Diane en souriant de nouveau à la jeune fille. Je vous reverrai Carlotta. Merci pour les cigarettes.

Diane quitta le comptoir, passa dans un bar où elle commanda un rhum. Le verre n'avait pas été déposé sur la table qu'elle se levait avec précipitation, faisant signe au garçon qu'elle allait revenir et allait vivement se poster derrière une tenture vis-à-vis de la porte.

De sa position, elle pouvait voir le kiosque de Carlotta. Ce qu'elle avait prévu se déroulait devant ses yeux. La jeune fille parlait avec animation, la tête courbée sur le combiné du téléphone et c'était bien juste si elle ne gesticulait pas.

Carlotta prévenait quelqu'un, l'avisait de sa conversation avec Diane. Carlotta était-elle membre du Comité de Sécurité ? À présent, pour l'aventurière, cela paraissait évident. Ou peut-être

était-ce la sûreté qu'elle prévenait afin de se dégager de toute responsabilité. Diane vit Carlotta regarder sa montre puis branler la tête pour dire oui.

– Elle va rencontrer quelqu'un ou recevoir un autre téléphone à une heure bien précise que son interlocuteur vient de lui indiquer, pensa Diane.

Carlotta raccrocha et Diane retourna à son rhum. Le garçon la regardait avec curiosité, un coude appuyé au bar, sa face de pirate reposant sur son poing fermé. Un autre individu grand et gras la dévisageait avec des yeux cupides. Diane vida son verre d'un trait, paya et sortit du bar.

Carlotta était absorbée dans un magazine mais ses yeux suivirent Diane et l'escortèrent jusqu'à l'issue principale de l'hôtel.

Il fallait attirer Carlotta, gagner sa sympathie, sa confiance. Puisqu'elle savait quelque chose, il fallait absolument pour Diane qu'elle se lie avec elle.

– Une chance à prendre, se dit-elle, et si ça marche, peut-être bien que j'apprendrai un tas de

choses.

Elle pénétra dans un restaurant, s'enferma dans une boîte téléphonique et demanda d'être communiquée avec l'hôtel Hermosa.

Lorsqu'elle eut Carlotta au bout du fil, elle lui dit :

– Carlotta, n'allez pas au rendez-vous, vous risquez votre vie.

– Quoi, qui parle ? demanda une voix rauque.

– La jeune femme de tantôt, celle qui vous a questionnée au sujet de Michel Dupuis. Ne voyez-vous pas qu'on vous attire dans un guet-apens ? Vous savez ce qui est arrivé à Michel Dupuis. Quelqu'un vient de se mettre en communication avec vous et essaie de vous faire parler. Ne voyez-vous pas que pour le Comité de Sécurité vous devenez une menace.

– Mon Dieu ! Écoutez...

Carlotta semblait prête à piquer une crise d'hystérie. Le coup de Diane avait frappé juste.

– Rencontrez-moi immédiatement quelque part, n'attendez pas que vous soyez libre car on

vous guettera sûrement lorsque vous sortirez de l'hôtel. Ne pouvez-vous pas vous faire remplacer ?

– Oui... enfin peut-être...

– Sortez de l'hôtel et un taxi vous attendra.

– Je serai libre dans dix minutes.

– Bien. Donc à tout à l'heure.

Diane raccrocha et se frotta les mains. La lutte était engagée. Dans la rue, elle héla un taxi et se posta à une vingtaine de pieds de l'hôtel. Lorsque Carlotta sortit par la grande porte vitrée, elle fit signe au chauffeur d'avancer.

– Vite, cria-t-elle à la jeune fille en ouvrant la portière.

Celle-ci s'engouffra et se laissa tomber sur la banquette. Elle respirait rapidement, sa poitrine superbe se soulevait comme si secouée par un spasme.

– Comment avez-vous su... ? demanda-t-elle à Diane en la regardant dans les yeux.

– Que quelqu'un allait vous téléphoner ? Mais

c'est simple, je vous ai surveillée. Écoutez Carlotta, il faut que vous me disiez ce que vous savez, sinon je vous fais conduire directement à la police. La sûreté ne demandera pas mieux que de mettre la main sur un membre de ce Comité de Sécurité. Servante du nouveau gouvernement, son devoir est d'enrayer la contre-révolution ou ses parasites.

– Mais la police, jamais, murmura Carlotta en frémissant.

– Allons quelque part de bien tranquille où vous pourrez me dire tout ce que vous savez.

Carlotta jeta une adresse au chauffeur et quelques dix minutes plus tard, le taxi stoppait devant un bar sombre devant lequel louvoyaient des types à mines patibulaires.

– Vous ne seriez pas assez folle pour me tendre un piège, Carlotta ? dit Diane. Car dans ce cas, la première balle de mon revolver serait pour vous.

– Non, ce n'est pas ça, ne craignez rien. Je vous amène ici parce que c'est un endroit

tranquille.

En vérité, c'était un bar infect. Des filles guettaient les clients à leur arrivée et l'une d'elles adressa un clin d'œil à Diane en promenant ses mains sur ses hanches.

– Joli bouge, murmura Diane pleine de dégoût. Vous connaissez cet endroit depuis longtemps, Carlotta ?

– Je ne le connais que de nom. Je viens ici parce que personne au monde ne pourra s'imaginer que je suis ici.

Une serveuse s'approcha :

– Qu'est-ce que vous voulez...

– Deux rhums, dit Diane.

– Pas de chambre ?

– Débarrassez ! cria presque Diane qui sentait le besoin d'assommer quelqu'un se faire de plus en plus intolérable en elle.

III

La fille du bar revint avec les rhums demandés. Celle qui tantôt avait roulé des yeux amoureux pour Diane tournait ses feux vers un adolescent qui buvait seul dans un coin.

– Parlons de Michel Dupuis, demanda Diane en fixant Carlotta de ses prunelles vertes.

– Michel est vivant.

Diane sursauta :

– Comment Michel, vous avez dit Michel, vous le connaissez à ce point ?...

Carlotta haussa les épaules. La réaction de Diane l’amusait.

– Vous ne connaissez pas Cuba, on fait connaissance rapidement ici. Michel me parlait tous les jours, presque chaque fois qu’il passait devant mon kiosque. Il est très gentil. Un soir, il m’amena voir un spectacle. Plutôt, il me

demanda de ramener dans une boîte de qualité où il y avait un spectacle à retenir. C'était la première fois qu'il venait à Cuba.

– Mais il vous a menti, s'écria Diane, il est venu à La Havane une bonne demi-douzaine de fois.

– Vous croyez ? demanda Carlotta intriguée.

– Mais je suis sûre.

– Vous le connaissez à ce point ?

– Oui.

– Vous êtes sa maîtresse, je suppose ?

– Je suis une amie.

– Ça ne veut pas dire la même chose ?

– Peut-être à Cuba mais pas à Montréal.

Carlotta avait vidé son verre. Elle fit claquer ses doigts dans la direction de la serveuse et dit pour Diane :

– Cette fois, c'est moi qui paie.

La fille de tantôt avait finalement attisé l'adolescent et elle était assise avec lui à présent

devant une table qui s'était vite remplie de verres.

– Il m'a peut-être dit cela, je veux dire qu'il n'avait jamais mis les pieds à Cuba parce qu'il voulait sortir avec moi.

– Ne vous faites pas d'illusion, c'était sans doute pour vous faire parler.

– Mais il ne m'a pas posé une seule question ?

– Le temps lui a sans doute manqué. Venons à l'essentiel, voulez-vous ?

Le visage de Carlotta se durcit :

– Vous voulez sans doute parler du téléphone de tantôt, dit-elle en levant son verre vers son visage.

– À qui avez-vous téléphoné ?

– À un homme.

– Qui est-il ?

– Mon ami. Don Rodriguez.

– Qu'est-ce qu'il fait, qu'est-ce qu'il a à voir avec Michel ?

– Il fait parti du Comité de Sécurité.

– Comment ! Alors vous savez où se trouve Michel.

– Mais, bien sûr.

Le visage de Carlotta était devenu très dur, il s'éclaira pourtant lorsqu'elle prononça :

– Avouez que je vous ai eue tantôt au kiosque. Vous êtes tombée dans le panneau. Vous avez cru que j'étais réellement effrayée : le tremblement de mains, le grand frisson, etc... Ah ! je vous ai bien eue.

– Où est Michel ?

– Ne vous inquiétez pas, vous irez bien le rejoindre.

Derrière la table où se trouvait Diane, il y eut un bruit de chaises. La prostituée se levait et essayait de mettre l'adolescent sur ses jambes.

– Tu montes ? lui cria la serveuse.

– Oui. Viens, allons retombe pas sur la table.

L'adolescent passa un bras autour des épaules de la femme et se laissa traîner jusqu'à l'escalier.

Carlotta vidait son deuxième verre. Diane lui

dit :

– Écoute, la belle enfant, tu vas te lever doucement et sortir d’ici avec moi. Et si tu ne fais pas ce que je te dis, je te loge une balle de revolver dans le ventre. Il paraît que c’est là que ça fait le plus mal. Alors... qu’est-ce que tu en penses ?

– Je pense que le service que je rends au Comité de Sécurité est immense et que ma mort n’est pas un trop grand prix. À moi de vous dire que si vous essayez de sortir seule d’ici, vous ne serez pas rendue dans le milieu du bar qu’on s’emparera de vous.

Diane regarda le barman qui ne la quittait pas des prunelles. Elle eut l’impression qu’il y avait un homme derrière elle qui la surveillait.

– Venez, dit-elle à Carlotta.

Celle-ci regarda Diane, haussa les épaules et fit un signe de la main au barman.

Le barman se pencha derrière son comptoir.

Diane n’avait pas une seconde à perdre. Elle sortit son revolver, frappa Carlotta à la figure car

celle-ci plongeait également la main dans son sac, puis tira sur le barman qui venait de se relever et qui tenait un Luger dans sa main.

Il y eut des cris, des hurlements. Diane était déjà rendue à la porte. On tira mais elle atteignait la rue.

– Taxi, cria-t-elle.

Elle s’engouffra dans la voiture au moment même où un homme qui venait de sortir du bouge marchait vivement dans sa direction.

– Hôtel Hermosa.

– Bien, signorita.

À l’hôtel, elle s’enferma dans une boîte téléphonique. Lorsqu’elle eut la réceptionniste au bout du fil, elle dit à cette dernière :

– Pardon mademoiselle, je suis une cliente de l’hôtel et je recherche mademoiselle Carlotta.

– Elle est à son kiosque, je vous la donne.

– Justement, elle n’y est pas. Je sais que tantôt, elle a téléphoné à quelqu’un, un homme. Je dois la rejoindre chez lui mais j’ai malheureusement

oublié son prénom. Il s'agit d'un certain monsieur Rodriguez, vous le connaissez ?

– Sûrement, fit la réceptionniste, c'est l'ami de Carlotta.

– Vous connaissez son adresse ?

– Calle Grande, 1227.

– C'est bien cela, je me souviens à présent. Merci, mademoiselle.

Diane raccrocha. Un pas de plus était fait dans la direction qui allait la mener à Michel ou à ses assassins. Elle sortit vivement de l'hôtel et rejoignit sa chambre dans la maison qu'elle habitait tout près.

– Quelqu'un est venu vous voir, il y a une heure, dit la logeuse en l'apercevant. Il m'a laissé un paquet pour vous.

– Quelqu'un, s'écria Diane avec stupéfaction.

– Un homme. Il m'a donné ceci.

Diane s'empara d'un paquet mince, recouvert d'un papier brun et monta à sa chambre.

Là, elle fit sauter la corde rouge et ouvrit le

mystérieux colis.

– Mon Dieu ! gémit-elle en prenant dans ses mains un objet qu'elle reconnaissait bien.

C'était le portefeuille de Michel. Ses initiales en lettres dorées étaient gravées dans le coin, à gauche.

À l'intérieur du portefeuille, elle trouva une note qui disait :

« Quittez Cuba. Sinon vous subirez le même sort que votre ami. »

La trame se resserrait autour d'elle. On l'épiait de partout. Elle se sentit envahie par une mer ennemie en même temps qu'elle percevait nettement sa propre faiblesse.

Comment combattre une armée entière ?

Elle se jeta sur son lit et s'abandonna au désespoir.

Mais son courage indomptable eut le meilleur dans le combat qui se livrait en elle et elle grinça :

– Je retrouverai Michel et s'il est mort, je lui

ferai des compagnons.

L'obscurité tombait avec rapidité. Elle enleva sa robe, son slip et se glissa entre les draps du lit. Sa tête touchait à peine l'oreiller lorsque quelqu'un frappa durement à sa porte.

– Qui est-ce ? demanda-t-elle.

– Ouvrez.

La voix était masculine. Le ton autoritaire.

– Qui est-ce ? répéta-t-elle.

– Ouvrez. Police.

Diane se mit sur ses jambes, entrouvrit la porte. Une épaule la fit voler contre le mur et deux mains se saisirent de ses bras.

– Vous êtes sous arrêt. Un geste que je n'aime pas et je vous abats.

Diane fut conduite à la sûreté mais on lui permit de se mettre quelque chose sur le dos.

IV

Senor Valera, le chef de police de la Sûreté de La Havane examinait Diane attentivement.

Il était dix heures du matin et l'on venait d'introduire la jeune femme dans son bureau. L'interrogatoire, qu'on lui avait fait subir pendant presque la nuit entière, avait laissé sur son visage les symptômes d'un épuisement total.

– Assoyez-vous, lui dit-il.

Le soleil qui pénétrait vigoureusement dans le bureau par une fenêtre haute et large éclairait la prisonnière ; elle cligna des yeux puis regarda Valera.

– Je suis désolé que vous ayez eu à subir un si long interrogatoire, mademoiselle Roy, mais comprenez-moi que lorsque la sécurité de mon pays est en jeu, je n'ai pas le droit à m'attarder à des considérations... humanitaires et secondaires.

Diane haussa les épaules. Elle demanda :

– Vous avez appris ce que vous vouliez savoir ?

Valera mit la main sur un dossier devant lui et dit :

– Votre dossier, mademoiselle Roy, est très chargé. Permettez-moi d'énumérer ce qu'il contient : entrée illégale dans le pays, attentat sur la personne d'un barman travaillant dans un club de nuit et sur une jeune personne prénommée Carlotta, fraternisation avec des membres du Comité de Sécurité, organisme dont les tendances politiques nettement subversives nous obligent à être sur le qui-vive vingt-quatre heures par jour. Avec ça, avec seulement ce dernier item, s'il m'était donné le loisir de mettre une main sur une petite preuve, je pourrais vous envoyer devant le poteau d'exécution. Vous oubliez sans doute que le pays est sous la loi martiale.

– Je n'oublie pas, répondit Diane froidement. Qui vous a dit où j'étais et qui j'étais ?

– Un téléphone anonyme nous a renseignés.

– Monsieur Valera, dit alors Diane avec hauteur, pouvez-vous me dire où se trouve Michel Dupuis.

– Malheureusement non, mademoiselle.

– Alors vous n’avez pas le droit de vous mettre dans mon chemin et de m’empêcher de le retrouver. C’est pour cela d’ailleurs que je suis venue à Cuba et pour rien d’autre. Les problèmes politiques de Cuba ne m’intéressent pas en tant que tels. Il est évident à présent que le journaliste dont je vous parle a été enlevé par les membres du Comité de Sécurité, ceux qui signent leurs crimes du M. N. de la Mano Negra. Vous pouvez me rapatrier, me mettre à l’amende ou même m’emprisonner parce que j’ai entré illégalement dans le pays mais cela ne vous donnera aucune satisfaction. Quant au barman sur lequel j’ai fait feu, il allait tirer sur moi.

– Il fait partie du Comité ?

– Évidemment. Le club où j’étais est un des lieux de rendez-vous des partisans de ce mouvement.

Valera se gratta la tête. Il aurait aimé croire ce que Diane lui disait.

– Nous n’avons aucune preuve de ce que vous avancez... tous les témoins disent que vous avez tiré la première sur ce pauvre homme qui ne faisait que vouloir défendre la femme que vous avez frappée.

– Ils mentent.

– Qui est-elle au juste cette Carlotta ?

– Elle travaillait à l’hôtel Hermosa. Cela devrait vous dire quelque chose.

– Je sais, je sais. Malheureusement pour vous cette femme est disparue.

– Cela, prouve bien qu’elle ne voulait pas se mêler à la justice.

Le policier fronça les sourcils. Ce que Diane disait après tout, avait du corps et les choses pouvaient s’être passées ainsi. Il se leva et se mit à arpenter la chambre de son pas pesant et Diane s’aperçut qu’il avait une jambe raide. Peut-être un ancien soldat...

À un moment donné, il s’arrêta devant sa

prisonnière et se penchant sur elle, il lui demanda avec gravité :

– Mademoiselle Roy, le nom de Carlos Riviera de Jacento vous dit quelque chose ?

À la seule évocation de cet homme, Diane était devenue toute pâle. Elle s'écria :

– Si je le connais ! C'est un des membres les plus influents du Comité de Sécurité. Il me poursuit depuis que j'ai quitté Montréal. Il ne tenait pas que je vienne à Cuba. C'est lui qui détient Michel Dupuis.

– Vous êtes sûre naturellement de ce que vous avancez ?

– Mais oui...

– Alors mes hommes n'auront pas agi en vain.

– Que voulez-vous dire ? demanda Diane en levant les yeux sur Valera.

– Depuis longtemps nous soupçonnions Riviera. Lorsqu'il a été arrêté à Miami après avoir été la victime d'un attentat, nous savions qu'il trempait dans quelque chose de louche. Il était passé aux États-Unis sans papier. Il a été

rapatrié sous escorte bien entendu. Il est actuellement en prison.

Diane bondit de joie.

– En prison, dites-vous ? Riviera, en prison ?

– Oui, mademoiselle !

Elle jubilait, elle se réjouissait à la pensée que celui qui l'avait poursuivie depuis si longtemps était maintenant derrière les barreaux et à la merci de ceux qui voyaient à l'ordre publique.

– Mais nous sommes prêts de la victoire, monsieur Valera, nous n'avons qu'à questionner Riviera et nous saurons tout ce qu'il y a à savoir concernant le Comité de Sécurité et nous apprendrons où se trouve Michel.

– Ce n'est pas si simple que ça, répondit Valera avec une mine triste. Nous avons interrogé Riviera mais il se refuse de dire quoi que ce soit.

– Passez-le moi, grinça Diane, vous verrez bien que je lui tirerai les vers du nez, moi.

– Oh !... fit Valera en arrêtant Diane d'un geste de la main, ne croyez pas que tout n'a pas été essayé.

Diane frémit.

– Qu'est-ce que vous voulez dire par « tout » ?

– Une méprise très malheureuse est survenue... malheureusement pour Riviera et pour nous. Lorsqu'il a été arrêté, j'ai dit à deux de mes hommes de lui sortir tout ce qu'il avait dans le corps. Ces imbéciles m'ont pris à la lettre. Vous comprenez ce que je veux dire ?

– Je crains.

– Ils ont été congédiés, mis à l'amende et ils devront comparaître en cour pour voie de faits. Il faut que vous croyez cela, mademoiselle Roy.

– Qu'est-ce qu'ils ont fait à Riviera ?

– Ils l'ont battu avec des matraques de caoutchouc... pendant des heures...

– Mon Dieu ! murmura Diane.

– Et malgré cela Riviera n'a pas parlé. Alors vous comprenez que même si c'était vous qui alliez le voir...

Diane réfléchit un moment puis dit :

– Je veux le voir quand même.

Ce fut au tour de Valera à hésiter avant de répondre. S'il donnait son consentement à la requête de la jeune femme, cela voulait dire qu'il faisait partie liée avec elle et que par conséquent il acceptait comme vrai tout ce qu'elle venait de lui déclarer.

Cela était-il un geste prudent ?

Diane pouvait mentir.

Mais Valera fut fortement incliné à la croire. Et puis une simple conversation avec Riviera en somme n'était pas une chose très dangereuse.

– Suivez-moi, mademoiselle, dit-il en se redressant en marchant vers la porte.

Riviera reposait dans une étroite cellule sur une couche collée à un mur. Il tournait le dos à la porte et semblait dormir.

– Quelqu'un pour vous voir, Riviera, dit le chef de police.

Alors il tourna la tête. Diane en voyant le visage tuméfié, les yeux bouchés, la bouche aux lèvres sanguinolentes, ne put s'empêcher de pousser un cri d'horreur.

Riviera prit du temps à reconnaître Diane car il la voyait mal. Lorsqu'il l'eut fait, il murmura :

– Vous avez gagné, mademoiselle Roy.

– Laissez-nous seuls, demanda Diane au chef de police.

Celui-ci accepta car il n'avait vraiment rien à perdre. Il veilla bien cependant à enfermer à double tour, le prisonnier et sa visiteuse.

V

– Je sais que vous êtes l’un des chefs du Comité de Sécurité, dit Diane à Riviera.

– C’est Valera qui vous envoie me demander ça ? rétorqua le prisonnier d’une voix hargneuse.

Puis il grimaça. Sa bouche lui faisait mal.

– Je vous plains vraiment pour le sort que l’on vous a fait subir, dit Diane sincèrement. On ne devrait jamais se servir de violence.

– Je n’appelle plus de ça de la violence, coupa Riviera, c’est du meurtre à échéance. Vous croyez pas que je vais survivre au prochain traitement ?

– Comment au prochain traitement ?

Riviera eut un rire sarcastique. Il prononça d’une voix mordante :

– Vous êtes vraiment la plus naïve des femmes que j’aie rencontrées, mademoiselle Roy. Ils

m'ont battu et je n'ai pas parlé. Donc, il me battront encore.

Le chef de police m'assure pourtant qu'il s'agit d'une erreur et que les deux policiers qui vous ont... frappé seront traduits devant le tribunal.

– Et ils seront congédiés... pour être engagés une semaine plus tard dans la milice d'une autre ville. Vous ne connaissez pas ce que c'est qu'une révolution. Il en faut de la violence. C'est Valera lui-même qui a probablement donné l'ordre que je sois aplati.

– Et vous croyez qu'ils vont recommencer ?

– Oui.

Diane regarda Riviera et demanda :

– Que donneriez-vous en échange de votre peau ?

Les yeux de Riviera se rapetissèrent. Était-ce un piège que lui tendait la jeune femme ? Il ricana :

– Je parle et vous obtenez ma libération, n'est-ce pas ? C'est ça ? Me prenez-vous pour un

idiot ! Qu'est-ce que vous pensez que Valera va faire de moi lorsque je lui aurai dénoncé les chefs du Comité de Sécurité. Il m'enverra proprement au poteau d'exécution comme responsable de crime politique.

– Et ils auraient raison, émit Diane. Toutes ses personnes que vous avez fait assassiner.

– C'est pas moi qui décide des exécutions, je ne suis pas seul dans l'organisation.

– Qui est l'auteur de l'attentat contre vous à Miami ?

– Le Comité.

– Mais pourquoi ?

– Parce que je vous avais ratée, parce que je vous avais pas tuée. C'est simple.

– Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? demanda Diane avec curiosité.

– Ça me regarde.

– Donc vous êtes cerné de toutes parts, dit Diane revenant au sujet principal. Si vous restez ici on vous enverra au poteau et si vous sortez

vos anciens amis du Comité vous guettent.

– C’est pas riche comme avenir.

– Et si je vous sauvais, moi ?

Riviera dit très convaincu :

– Mademoiselle Roy, je crois que vous êtes un peu folle.

– M’aideriez-vous à retracer Michel, si je vous aidais à sortir d’ici ?

– Nous parlons pour rire, n’est-ce pas ? nargua le prisonnier.

– Si vous voulez.

– Évidemment que je ferais n’importe quoi pour sortir de ce maudit trou.

– Et n’oubliez pas que le bateau qui m’a amenée ici peut très bien me sortir de Cuba et me déposer dans un coin tranquille où on me retrouvera jamais.

– Vous dites ça pour moi ? demanda Riviera dont les yeux brillaient.

– Naturellement.

– Mais comment pouvez-vous m’aider à fuir ?

– De ça, je m’en charge. Dites-moi seulement que vous m’aidez ?

– Je vous le jure.

– Je vous préviens que je suis capable de me défendre et que je vous tirerai dessus si vous essayez de me rouler, prononça Diane avec vigueur.

– Vous pouvez vous fier à ma parole, mademoiselle Roy.

– Alors mettez vos mains sur mon cou.

– Quoi ?

– Faites ce que je vous dis.

Riviera obéit machinalement. Il entourra le cou de Diane de ses mains noueuses, joignant les pouces ensemble.

Diane, aussitôt qu’elle sentit le contact des doigts de Riviera se mit à hurler avec toute la force dont elle était capable ; elle hurlait à pleins poumons, espérant que quelqu’un l’entendrait.

Et naturellement, on l’entendit. Deux agents

en uniformes accoururent devant la cellule de Riviera. Lorsqu'ils virent ce qui se passait, ils se ruèrent vers la porte.

Diane continuait à crier. Riviera vaguement inquiet mais résolu à tout, gardait ses mains sur la gorge de l'aventurière. Il fut bientôt assailli pour les deux policiers qui l'arrachèrent à Diane.

– Il allait me tuer, cria celle-ci. Il allait me tuer.

– Ne vous inquiétez pas, petite demoiselle, nous allons lui donner une leçon.

De nouveau, ils fonçaient vers Riviera. Libérée, Diane se plaçait derrière les hommes en uniformes et plongeait rapidement une main dans la ceinture de l'un d'eux. Avant qu'il ne fut revenu de sa surprise, il voyait un revolver, le sien, sous son nez.

– Lâchez-le. Dis à ton compagnon de se tenir tranquille. Carlos, prends l'autre revolver.

Les deux agents étaient devenus blancs comme de la cire. Ils regardaient stupidement Diane et Riviera, n'osant faire un mouvement, ne

sachant même pas s'ils devaient lever les mains.

– Refermez vos étuis, ordonna Diane, et écoutez-moi bien. Carlos va se mettre entre vous deux et vous allez l'escorter hors de la prison. Moi, je vous suis derrière. Vous comprenez que si vous osez faire un mouvement suspect ou que si vous appelez au secours, vous recevrez chacun une balle dans le dos. C'est assez clair ?

Ils bredouillèrent quelque chose.

Diane fit signe à Riviera qui vint se placer entre eux.

– En avant marche.

Le groupe sortit de la cellule, s'engagea gravement dans le hall et les deux gardes qu'ils croisèrent eurent vraiment l'impression que Riviera était escorté par les policiers. Même l'un d'eux adressa la parole à l'un des policiers qui ne trouva rien à répondre.

Ainsi, ils atteignirent la salle d'interrogatoire qu'ils traversèrent sans être inquiétés, puis ils s'engagèrent dans un second corridor.

Celui-là, plus court, faisait un angle droit et

donnait sur un escalier qui lui-même aboutissait à une cour intérieure où étaient rangées les voitures de la sûreté.

– Réquisitionnez-en une, souffla Diane à l'un des policiers. Le policier eut un mouvement de recul mais lorsqu'il sentit la pointe du revolver lui fouiller les côtes, il s'arrêta net.

– Vas-y, dit Diane sur le même ton.

L'agent s'avança alors, prenant la tête du groupe, jusqu'à une voiture et dit à un homme qui était à l'intérieur.

– Ordre de Valera, tu travailles avec Juan ce soir. Et puis, j'ai besoin de la bagnole.

Le policier se tira péniblement de la voiture de marque américaine et grommela :

– Pourquoi faut-il toujours que ce soit moi qui travaille avec Juan ? Depuis que j'ai dit que je pourrais le battre tellement je l'aimais, on dirait qu'on se donne la main pour toujours me le fourrer entre les jambes. Un de ces beaux jours...

Mais il haussait les épaules, jetait un regard vers Riviera et se dirigeait lentement vers la porte

menant à l'escalier que venait de quitter Diane.

– Maintenant allons-y.

Un des agents s'installa au volant, son compagnon s'assit à ses côtés. Diane et Riviera prirent position sur la banquette arrière.

– Où allons-nous ?

– Sortez-nous d'ici d'abord, dit Riviera, heureux de pouvoir dire quelque chose enfin, après nous verrons.

Vingt minutes plus tard, il descendait de la patrouille et prenait la fuite avec Diane trotinant à ses côtés.

– Maintenant qu'allons-nous faire ? dit-il en riant.

– Je sais que Rodriguez, l'ami de Carlotta, habite au 1227 Calle Grande, dit Diane à Riviera.

Le visage de celui-ci s'éclaira :

– Il a changé de domicile depuis que j'ai quitté Cuba. Diane, nous allons voir ce bonhomme sur le champ.

Mais comme si le hasard se plaisait à

contrarier ses moindres décisions, il chancela et tomba presque à la renverse. Diane passa ses bras autour de sa taille et demanda avec inquiétude :

– Mais qu’est-ce que vous avez ?

– La fatigue, rien que la fatigue... Ça passera... Il faudrait que je me repose quelque part.

– Ne connaissez-vous pas un hôtel discret où nous pourrions louer une chambre ?

– Laissez-moi m’arranger avec ça, répondit Riviera en faisant un effort pour se remettre d’aplomb sur ses deux jambes. Appelons un autre taxi.

Une vingtaine de minutes plus tard, ils descendaient tous deux devant un modeste hôtel de la Calle del Rio, proche de la voie ferrée qui relie La Havane aux campagnes du nord.

– C’est un hôtel de voyageurs, expliqua Riviera. Ici ça rentre, ça sort, nous y serons en sécurité.

Une fois dans la chambre, il se laissa tomber dans un fauteuil.

– Mes yeux me font mal, murmura-t-il. Ces

maudits cochons ne m'ont pas manqué.

– Je vais te faire des compresses.

Lorsque Diane posa les linges humides et froids sur les paupières de Riviera, une main tâtonna et frôla sa taille. Elle sourit néanmoins et continua de soigner l'homme qui continua à la caresser.

– Vous me faites mal, Diane... n'appuyez pas si fort.

Diane enleva la compresse. Riviera dont la vue lui était rendue, agrippa les épaules de Diane et la pencha vers lui.

Diane lorsqu'elle sentit la bouche de Riviera mordre la sienne, fit abstraction de tout ce qui n'était pas l'homme devant lui. Elle ne l'aimait pas. Mais sa caresse venait comme une nécessité.

VI

Dans la Calle Grande, le numéro 1227 correspondait à une maison étroite et haute, de cinq étages. Les fenêtres étaient jalousement dissimulées par des volets toujours clos, la porte d'entrée était de chêne épais et un judas permettait de voir qui veut entrer à l'intérieur.

Il était dix heures du soir lorsque Diane et Riviera descendirent de taxi devant le 1227 Calle Grande.

– Je me demande s'il est là, demanda Diane à son compagnon avec inquiétude.

– Je ne crois pas... mais nous pourrons toujours l'attendre. Peut-être que Carlotta est chez lui. À tout événement, il faut aller jusqu'au bout.

Comme Riviera s'engageait sur la chaussée, Diane le retînt un moment :

– Tu me jures toujours ne pas savoir pourquoi ils ont enlevé Michel ?

– Je te le jure. Durant le temps que je faisais parti du Comité, j’ai ouï-dire de l’ordre qui était donné de s’emparer du journaliste canadien qui avait élu domicile à l’hôtel Hermosa. L’opération s’est déroulée sans que j’aie eu à y prendre part. Je sais cependant que cet homme a été transporté dans une maison d’été au sud de La Havane. On gardait le plus grand secret autour de lui. J’en aurais sans doute appris plus long si on ne m’avait pas envoyé pour te barrer la route. Je les remercie pour cela, ajouta Riviera en caressant la hanche de sa compagne.

Diane frémit sous la caresse du Cubain. Tantôt, dans la chambre, elle ne lui avait pas cédé... mais c’était à grand renfort de volonté. Quelque chose l’attirait en Riviera et elle n’aurait pas pu dire quoi. Était-ce la force brutale qui coulait de ses yeux sombres, la puissance qui roulait sous sa chemise qui la mettait en déroute ; était-ce la certitude qu’il était lui le plus fort qui la rendait faible ? Elle ne savait pas... Carlos

Riviera de Jacento n'avait eu qu'à se pencher sur sa bouche pour qu'elle sente l'absurdité du refus qui n'aurait été que provisoire.

– Vous frappez Diane, on ne vous connaît pas, dit-il, après un moment, demandez à parler à Rodriguez... on verra bien ce que ça donnera.

Diane, prenant son courage à deux mains, mit la main sur le bouton de la sonnerie électrique. Après un moment, un pas lourd se fit entendre derrière la porte puis celle-ci s'ouvrit livrant aux yeux la silhouette imposante d'un individu à mine farouche :

– Oui, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il d'une voix pleine de méfiance.

– Rodriguez est là ?

– Non...

– Carlotta alors, fit Diane avec la voix la plus naturelle du monde.

– Qui veut savoir ?

– Une amie, dites-lui qu'une amie a un message important à lui dire.

L'homme se renfroga :

– Je ne m'occupe pas des affaires des locataires. Je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un chez Rodriguez dans le moment.

C'était pour Riviera, le temps de passer à l'action, car l'individu qui agissait comme concierge allait refermer la porte.

Riviera braqua son revolver sous le nez du colosse et lui jeta dans la figure.

– Place aux braves, mon ami !

– Riviera, fit l'homme en blêmissant.

– Eh oui, c'est moi, répondit Carlos sur un ton sarcastique. Dommage qu'on m'est raté à Miami, n'est-ce pas ? Je suis revenu pour régler certains comptes.

– Écoute, implora le malabare qui était devenu doux comme un mouton. Ne m'en cherche pas, je ne suis pas responsable de rien.

– Carlotta est en haut ?

– Oui, mais...

– Alors retourne-toi, je n'ai pas le cœur de

cogner sur un type qui me regarde dans les yeux.

– Tu ne vas pas... commença le colosse avec des yeux effarés.

– Non... je ne te tuerai pas... Je vais simplement te mettre hors de service pour un petit moment. Tourne-toi.

L'homme n'avait pas fini d'exécuter son mouvement que Riviera lui assénait un terrible coup de crosse sur le crâne. Il poussa un petit gémissement et s'écroula sur le seuil de la porte et son corps, touchant le sol, eut un bruit mou.

– Je le traîne quelque part... surveille bien, Diane. Lorsqu'ils furent libérés de leur fardeau encombrant, ils revinrent vers l'issue principale.

– Tu vois... la boîte aux lettres... Rodriguez... appartement 7.

– On monte ? demanda Diane dans un souffle.

– Et comment !

Avec l'allure silencieuse du félin, ils gravirent l'escalier qui conduisait au second étage.

Devant la porte sur laquelle était inscrit le

chiffre sept, Riviera dit à Diane :

– Colle-toi au mur. Inutile de risquer des embêtements. Attention, je frappe.

Carlotta devait croire que c'était Rodriguez qui revenait car elle vint à la porte en chantonnant.

Elle n'avait pas à peine ouvert, que Riviera lui fonçait dedans, l'envoyait se balader dans un fauteuil rouge et lui criait :

– Pas un mot hein, sinon je te descends.

– Riviera !

– Eh ! oui ma belle, je suis vivant. Ce n'est pas grâce à ton amoureux. C'est lui qui a essayé de me descendre à Miami.

– Non, tu te trompes, balbutia Carlotta folle de peur.

– Tu connais Diane ?

– Comment se fait-il... Vous êtes ensemble ?

– À présent, entre elle et moi c'est à la vie à la mort ! Et puis pour Rodriguez, je l'ai vu lorsqu'il a tiré sur moi ! C'est bien lui. J'ai été blessé à

l'épaule, rien de grave. Malheureusement pour lui.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Parce que je suis revenu pour régler mes comptes.

– Écoute... Riviera... Je t'en supplie.

Riviera haussa les épaules. Alors elle se retourna vers Diane. Celle-ci put voir la trace du coup qu'elle lui avait donné précédemment dans le bar. Sa joue était bleue et le coin de sa bouche fendue.

– Il ne faut pas que...

Riviera ne se possédant plus, laissa partir son poing qui fit un bruit sec lorsqu'il toucha la bouche de Carlotta. Celle-ci se trémoussa comme si elle venait de recevoir un choc électrique. Sa tête, projetée en arrière, se ramena vers l'avant avec force et son menton toucha sa poitrine. À présent du sang coulait d'entre ses lèvres.

– À présent assieds-toi et ne bouge plus, ordonna Riviera. Je m'installe et j'attends ton amoureux.

VII

Quelqu'un montait l'escalier. Riviera se colla sur le mur près de la porte tandis que Diane entraînait Carlotta dans la chambre à coucher.

Une clef tourna dans la serrure. L'ex-partisan, l'ex-adhérent du Comité de Sécurité, prit son revolver et attendit fermement que le visiteur eut fait son apparition..

Il s'agissait bien de Rodriguez. Il ne parut pas étonné qu'il y ait de la lumière et demanda simplement ;

– Carlotta, tu es là ?

– Je crois qu'elle est occupée, répondit Riviera derrière lui.

Rodriguez sursauta.

– Toi, s'exclama-t-il en se retournant.

– Eh ! oui, moi, fit Riviera avec un large sourire. Ça te surprend un peu. Tu t'imagines pas

qu'après le coup que tu m'as fait à Miami, j'étais pour t'oublier.

Rodriguez se rebiffa :

– C'était des ordres, j'obéis toujours aux ordres.

– Pour le moment, tu vas obéir tout court.

– Tu n'as pas le droit de t'en prendre à moi, émit Rodriguez d'une voix rauque. C'est le parti qui avait décidé... Moi, je ne faisais qu'obéir.

– Tu penses que ça m'aurait fait une différence si tu avais réussi à me loger une balle dans la tête. C'est la même chose à présent, je me moque que tu ais réellement voulu me tuer ou si tu ne faisais qu'obéir à des directives. Tout ce que je sais, c'est que tu m'as tiré trois balles par la tête et que ça c'est un compte qu'il faut que tu paies.

Rodriguez suait à grosses gouttes.

Riviera prévient Diane qu'elle pouvait revenir dans le vivoir avec sa prisonnière.

Lorsque Rodriguez et Carlotta furent enfin réunis sous la surveillance de Carlos, Diane

demanda :

– Alors... où est le journaliste ?

– Écoute, implora Rodriguez en se tournant vers son ancien ami, tu sais bien que tu ne peux pas livrer un combat tout seul contre le Comité. Ce n'est pas de ma faute ce qui est survenu. Pourquoi ne vas-tu pas t'expliquer avec eux ? Ils comprendront peut-être...

Riviera haussa les épaules.

– Ils comprendront peut-être, tu dis ? Et s'ils ne comprennent pas ? Qu'est-ce qu'il m'arrive s'ils décident de ne pas comprendre ? Non, Rodriguez. Le Comité a voulu me faire tuer, je vais tuer le Comité. Je croyais que le Comité serait une institution profitable pour Cuba, je me rends compte que je me suis trompé. Non, inutile d'essayer encore... Dis-nous où se trouve Michel Dupuis.

– Il est à la maison du Nord.

– Pourquoi a-t-il été arrêté ? Autrefois, j'obéissais sans savoir mais à présent je veux tout connaître.

– Nous avons dû exécuter un de nos hommes qui n’était plus sûr. Son frère, par esprit de vengeance, sachant par la presse que le journaliste était dans la ville, est allé le voir, l’a mis au courant de l’existence du Comité et lui a fourni une liste de tous les membres qu’il connaissait. Le journaliste lui promet de rapporter la chose dans son journal, de voir à ce que la police agisse. Naturellement nous n’avions pas laissé cet homme sans surveillance. Lorsqu’il sortit de l’hôtel, nous nous emparâmes de lui, le fîmes parler. Et il devint nécessaire que nous nous emparions du journaliste.

– Et vous ne l’avez pas tué ?

– Non,

– Pourquoi ?

– Parce qu’il avait réussi à se débarrasser de la liste, lorsque nous l’avons capturé.

Riviera s’approcha de Rodriguez avec des yeux menaçants :

– Naturellement, tu sais ce que je vais faire de toi si tu mens ?

– Il ne ment pas, répondit Carlotta pour son amant.

– Tu viens de me convaincre, Carlotta, dit Riviera en tirant son revolver de sa poche.

La jeune fille sursauta :

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Mais le tuer !

– Non !

C'était Diane qui venait de crier.

– Pourquoi l'épargnerais-je ? fit Riviera en regardant son prisonnier avec des yeux sinistres. À Miami, ce n'est pas la pitié qui m'a sauvé la vie, c'est la chance. Rodriguez m'a raté, voilà tout. Mais il ne voulait pas me rater. Demandez-lui. Pas vrai que tu as été déçu en voyant que je ne tombais pas raide mort ? ajouta-t-il en se retournant vers l'homme qui ne bougeait plus mais fixait le revolver avec des yeux hantés par la peur.

– Écoute... répondit-il... Tu peux pas faire ça.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il n’y a plus de raison.

– Non ?

Rodriguez allait ajouter quelque chose mais il comprit que c’était fini.

Diane cria au moment même où le coup partit.

Carlotta se précipita sur l’homme qui tombait.

Rodriguez, atteint au front, était mort instantanément.

Comme Carlotta se penchait de nouveau sur son amant, il y eut une seconde détonation.

Cette fois ce fut Carlotta qui fut atteinte et elle tomba sur le corps de Rodriguez.

– Fichons le camp à présent, dit Riviera.

Mais Diane ne pouvait pas bouger. Elle articula :

– Vous les avez tués tous les deux.

– Mais oui. N’étais-je pas justifié ?

– Tous les deux, tous les deux, répétait Diane horrifiée.

– Il était inutile d’en tuer un si on ne tuait pas

l'autre. Et puis, à la guerre comme à la guerre, j'ai fait ça pour mon pays. Je sais à présent que le Comité est une institution anarchique et qu'il faut le détruire avant qu'il ne fasse plus de mal.

– Mais il était votre ami ? Elle n'était qu'une jeune femme.

– J'ai déjà tué, Diane, disons que je suis endurci.

– Qu'allons-nous faire à présent ? demanda Diane en détachant ses yeux des deux cadavres.

– Vous avez du courage ?

– Oui.

– Nous retournons voir Senor Valera.

– Le chef de police ?

– Oui.

– Mais il va vous arrêter de nouveau ?

– Je me donne de moi-même... il faudra qu'il m'écoute. Et puis j'ai besoin de lui, je veux lui faire une proposition.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Il me faut ses hommes pour assaillir la maison du Nord...

– Il ne vous croira pas. Il croira plutôt à un guet-apens.

– Il faudra qu’il nous croit. Venez, Diane.

Ils quittèrent rapidement la maison.

La nuit tombait lorsqu’ils se rendirent au poste de police.

Valera avait organisé une chasse monstre pour capturer celui qui s’était échappé d’une si étonnante façon.

Riviera n’avait pas sitôt franchi le seuil de la prison, que dix carabines se braquèrent sur lui.

– Je veux voir Valera, dit-il simplement.

On le conduisit dans le bureau du chef de police.

Celui-ci sursauta en apercevant son prisonnier en compagnie de Diane Roy.

– Calme-toi, lui dit Riviera. Tu vois, je reviens de moi-même.

– Pourquoi... Qu’est-ce qui se passe ? Je ne

comprends pas...

– Je reviens parce que j’ai besoin de toi.

– Elle est bien bonne celle-ci, fit le chef de police.

– Je vous en supplie, écoutez-le, dit Diane.

– Tu veux libérer Michel Dupuis, tu veux mettre la main sur le repaire du Comité de Sécurité ; tu voudrais finir les activités de la Mario Negra ?

– Tu parles.

– Alors prends tous les hommes que tu peux trouver et viens avec moi.

– Écoute, commença Valera toujours inquiet.

– Crois-tu que je serais revenu me mettre entre tes mains, si je n’avais pas l’intention de jouer franc jeu ?

– Soit. Je te donne une chance, Riviera. Si on réussit, qu’est-ce que tu attends en retour ?

– L’immunité et un passeport pour le Venezuela.

– Ça marche.

– Alors, vite, nous n’avons plus de temps à perdre.

VIII

La maison du Nord était ainsi nommée parce qu'elle était construite au nord de La Havane, à proximité de la ville cependant.

Le contingent du chef de police y arriva au milieu de la nuit.

Valera avait pris la précaution de munir tous ses hommes de mitraillettes et de grenades.

Il avait prévenu les autorités militaires, qui se dépêchaient, d'envoyer un contingent aussitôt que le policier en formulerait la demande.

Donc, il apparaissait bien que c'était la fin de la terrible institution anarchique qu'était le Comité de Sécurité.

La Mano Negra ne ferait plus de victime.

Riviera jubilait.

Il glissa à l'oreille de Diane.

L'immunité, un passeport pour le Venezuela et en plus la cassette du Comité.

– Comment la cassette ?

– Je sais où se trouve l'argent qui servait à défrayer les dépenses du Comité. Non seulement je serai libre mais je serai riche.

Diane regarda Riviera et pensa aux deux personnes qu'il avait tuées.

À ce moment même, Riviera coulait une paume moite sur sa jambe.

– Non, non, plus à présent... murmura-t-elle.

Riviera voulut répondre mais Valera le prévint qu'on approchait de la maison.

– Il y a une issue par derrière, expliqua aussitôt l'ex-révolutionnaire. C'est par là qu'ils essaieront de fuir. Il faut la garder.

– J'envoie dix hommes.

– Nous prendrons la façade avec des grenades, répondit Riviera.

Les deux groupes furent formés et Valera confia celui qui devait couper la retraite des

anarchistes au meilleur de ses adjudants. Il dit à Riviera :

– Toi, quitte-moi pas. Je veux t’avoir à l’œil durant toute l’opération.

La maison semblait déserte.

– Ils sont là, ils sont là ! murmura Riviera. Ils se doutent de quelque chose mais ils sont là.

À deux heures, Valera donna l’ordre d’ouvrir le feu.

D’abord ce fut une volée de grenades qui allèrent effondrer la porte-cochère et crever l’épais mur de pierres qui gardait la maison.

Un feu de mitrailleuses s’ouvrit aussitôt, mais mal dirigé et de plus leur emplacement était inconnu, ils ne furent nullement incommodés par cette défense erratique des assiégés.

Diane pensait avec angoisse à Michel au beau milieu de la tourmente que les hommes qu’elle amenait à son secours venaient de déclencher.

Riviera la rassura.

– Il est probablement dans la cave... Il n’a rien

à craindre. Vous avez des grenades incendiaires, Valera ?

– Oui.

– Alors c'est le temps.

Le chef de police donna l'ordre. Un policier lança une grenade dans une fenêtre et bientôt une explosion se fit entendre qui fut presque aussitôt suivie d'une lueur rouge.

– Ils ne se laisseront pas griller là-dedans. Lancez-en une autre mais à l'étage du bas.

Dix minutes s'écoulèrent.

Un crépitement de mitrailleuses éclata plus loin en arrière.

– Ah ! ah ! Ils veulent fuir et vos hommes les bloquent. C'est le temps pour nous de passer à l'assaut.

Le hall enfumé était vide.

– Michel, cria Diane.

– Faites-vous accompagner de deux hommes, Diane. Vous le trouverez dans la cave.

Diane, revolver au poing, se dirigea vers

l'escalier, dûment escortée par des agents qui possédaient des mitraillettes.

Elle s'engageait dans l'escalier au moment où la lutte s'engageait au rez-de-chaussée entre les policiers et les révolutionnaires qui ne pouvaient quitter la maison par l'arrière et qui avaient décidé de se défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

L'escalier de pierres, tortueux, tournant, aboutissait à une porte épaisse qui, heureusement, n'était pas verrouillée.

Diane la poussa pour tomber dans un grand corridor.

Elle hurla :

– Michel ! Michel !

– Par ici, mademoiselle, par ici, cria un policier qui l'avait devancée.

Diane crut s'évanouir lorsqu'elle aperçut le journaliste. On l'avait misérablement battu. Il était attaché à une chaise et sa tête reposait sur son épaule droite et montrait un visage ensanglanté.

– Michel, balbutia Diane en tombant à genoux devant le journaliste.

Mais Michel ne bougea pas.

– Ils l’ont tué ! Ils l’ont tué ! gémit-elle en encerclant les jambes du reporter de ses bras.

– Je ne crois pas, mademoiselle, fit le policier près d’elle. Il respire. Il a été battu avec une matraque de caoutchouc.

– Les misérables ! Détachez-le. Amenez-le à l’air libre.

– Bien.

– Vous, dit-elle au policier qui avait surveillé la scène sans y prendre part, vous allez grimper au premier et vous nous criez si le chemin est clair.

Comme l’agent allait sortir de la pièce, il s’immobilisa car un bruit de course se faisait entendre dans le corridor.

– Pas un mot, souffla Diane. Vous tirerez lorsqu’il passera devant la porte.

Mais c’était Riviera.

Il regarda Michel et dit :

– Je m’en était un peu douté mais j’avais préféré ne rien vous dire.

– Comment ça va en haut ? demanda Diane.

– Nous achevons de nettoyer la maison. Il n’y aura guère de survivants.

– Qu’est-ce que vous venez faire ici ?

Riviera cligna de l’œil.

– La cassette.

– Ah !

Il fit un petit salut et reprit sa course. Comme Diane sortait de la pièce, elle entendit une salve frénétique et un bruit de chute.

Dans l’escalier, elle trouva Riviera qui agonisait. Valera se tenait au-dessus de lui.

– Vous l’avez tué, cria Diane.

– C’est un anarchiste comme les autres, un traître en plus.

– Mais c’est grâce à lui...

– Il partait avec le coffre du Comité. Je lui ai

dit que cet argent était confisqué et qu'il retournait à l'État mais il n'a rien voulu entendre.

– Et vous l'avez tué...

– C'était lui ou moi, expliqua Valera.

Diane haussa les épaules puis regarda Riviera avec tristesse.

Dans un carnage de la sorte, où les morts ne se comptent plus, la mort elle-même devient une chose risible et presque sans importance. Riviera était mort... mais il n'était pas le seul.

– Nous avons terminé le nettoyage, dit Valera... et sans l'armée.

– Il reste des vivants ?

– Très peu.

– Prêtez-moi une voiture, il faut que je ramène Michel sur le champ.

IX

Tout le long du trajet, Michel ne bougea pas. L'air froid de la nuit ne le ramena pas à la conscience. Diane le gardait, dans ses bras, le visage sur ses seins.

Des larmes scillaient dans les yeux de l'aventurière.

Le journaliste vivait... oui... mais vivrait-il ?

– Il vivra ! se répéta-t-elle.

Un cahot arracha un gémissement au jeune homme dont la main étreignit la taille de la jeune femme.

Elle se pencha sur lui, releva ses cheveux, collés à son front par le sang, l'embrassa longuement et continua à le garder dans la chaleur de son corps.

Ils arrivaient à La Havane.

Michel fut sur le champ hospitalisé.

Diane le veilla toute la nuit. Le médecin, qui le traitait, prévint Diane lorsque l'aube fut tombée sur la ville, qu'il voulait la voir dans son bureau.

– Vous comprenez, mademoiselle, il n'y a plus de danger pour le jeune homme.

– Ah... Merci mon Dieu !

– Mais il faut le sortir d'ici, le ramener chez lui au plutôt. Je crains un abattement nerveux qui pourrait détruire à tout jamais sa constitution qui est assez forte.

– Quand pourra-t-il voyager ?

– Mais ce soir... lorsqu'il sera complètement éveillé.

– Il y a un avion justement qui se rend à Miami ce soir, nous serons dedans.

– Bien, alors.

Michel se réveilla vers huit heures.

Il crut rêver lorsqu'il vit Diane À ses côtés. Il renonça à comprendre et demanda :

– La liste, la liste ?

– Quelle liste ? fit l'aventurière en se penchant

sur lui.

– La liste des membres du Comité de Sécurité.

– Où l’as-tu cachée ?

– À l’hôtel Hermosa, dans le kiosque de Carlotta. C’était ironique, qui aurait cru !

– Il me la faut ! Il me la faut !

– Je vais la chercher, dit aussitôt Diane pour le rassurer.

À l’hôtel Hermosa, elle trouva facilement la liste en question. Michel avait dit l’avoir cachée sous le comptoir.

Elle l’examina attentivement et poussa un cri de stupeur. Sur la fameuse liste apparaissait le nom de la vieille femme chez laquelle elle logeait.

Elle faisait partie du Comité.

Le coup de téléphone anonyme du chef de police de Valera s’expliquait. C’était la vieille femme qui avait dénoncé Diane.

Elle revint auprès du journaliste.

– Il faut donner cela à la police, dit-il. Valera

sera ici dans une heure.

– Valera ?

– Le chef de police. C’est grâce à lui si tu es ici Michel...

– Et un peu à toi, Diane ?

– Un peu a moi, oui, répondit l’aventurière avec un sourire.

– Je te revaudrai ça.

Diane sourit.

Michel était un homme. Il avait la mémoire courte. Elle ne voulut pas l’engager par une promesse qui, plus tard, l’aurait irrité.

Valera vint cueillir la liste des membres du Comité de Sécurité et voulut absolument reconduire Diane à l’aéroport.

– Vous avez rendu un grand service à mon pays, dit-il à Diane.

– J’étais venue pour Michel.

– J’ai quelque chose pour vous.

– Qu’est-ce que c’est ? demanda Diane.

– D’abord ceci.

– Mon Dieu !

La jeune femme avait dans les mains une aigrette de diamants tout à fait merveilleuse aux armes de Cuba.

– Et ceci.

C’était une lettre de remerciement signée par le président de la nouvelle république.

– Il a été prévenu sur le champ du succès que nous venions de remporter sur les ennemis de la patrie. Il a su le rôle efficace que vous y avez joué, mademoiselle Roy.

Diane, heureuse, donna la main au policier.

Dans l’avion, elle se colla sur Michel.

– J’ai assez pris soin de toi, dit-elle.

Le jeune homme sourit et passa sa main dans les cheveux roux de l’aventurière.

– Je t’aime, murmura-t-il.

Diane dit :

– Mens pas, Michel.

– Mais...

– Chut ! Berce-moi.

Et le journaliste prit l'aventurière dans ses bras.

*

Un homme attendait Diane à Montréal.

– Monsieur Vernet, dit l'aventurière en reconnaissant le diamantaire.

– J'ai commencé les recherches, dit Vernet.

– Et ?

– Les Lamotte sont rares en Angleterre... nous arriverons sûrement à quelque chose. Il nous faut persévérer, le collier est au bout.

Ici, rappelons dans quelle aventure étrange Diane Roy se trouvait embarquée,

Un collier de diamants, de valeur inestimable, avait été autrefois fabriqué pour la reine de France, Marie-Antoinette. Il avait été volé par un

certain comte de Lamotte qui était passé en Angleterre avec le bijou. La Révolution Française et la mort de Marie-Antoinette avaient suspendu les recherches du voleur qui avait fini par disparaître complètement,

Or le collier était magnifique, façonné avec des diamants bleus d'une rare beauté.

Diane en avait reçu un mystérieusement et l'envoyeur ne s'était pas nommé.

– Qui me fait un tel cadeau ? s'était-elle dit.

Tout ce qu'elle savait, c'est que le diamant en question lui avait été apporté par un noir.

Après des recherches, elle avait pu établir que la pierre était ancienne et qu'elle n'avait qu'une seule réplique, entre les mains du diamantaire parisien, Guy Vernet.

Ce dernier avait expliqué à Diane la provenance des diamants fabuleux.

Diane l'avait aussitôt expédié à Londres pour effectuer des recherches sur les familles Lamotte d'Angleterre espérant que l'une d'elles aurait pour ancêtre, le Lamotte en question.

– J’ai bien trouvé une famille Lamotte étrange, avoua Vernet.

– Étrange ?

– Mais en quel sens ?

Ils vivent dans un vieux château anglais. Ils sont très riches mais on ignore la provenance de leur fortune.

– Ah !

– Leurs ancêtres étaient pauvres... puis ils sont devenus subitement riches.

– Ah !

– Ils étaient paysans. À un moment donné, ils ont acheté le château dans leur province et toutes les terres autour.

Diane frémit.

Cet achat avait-il été fait avec le collier ?

– Il faudra aller voir cela.

– Vous venez en Angleterre, mademoiselle Roy ?

– Oh ! non, fit Diane, pas tout de suite.

– Mais...

– Je me repose.

– Je croyais la poursuite du collier...

– Savez-vous d'où je viens ?

– Mais non.

– J'arrive de Cuba, c'est donc tout vous dire. Monsieur Vernet, vous allez me laisser seule. Lorsque vous serez parti, je vais me coucher pour me lever dans une semaine. Peut-être là, vais-je me décider.

Diane, ce soir-là, revêtit son baby-doll encore tout neuf, se glissa entre les draps frais.

Mais l'aventurière devait dormir très peu. Une aventure terrible la guettait.

Cet ouvrage est le 508^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.